

Lizzie

Sarah Gauthier

Number 163, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97991ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier, S. (2021). Lizzie. *Les écrits*, (163), 24–29.



LIZZIE

Je traîne mes pieds jusqu'à la cuisine, encore endormie. Jenny est déjà partie. Je sors la Bodum, remplis la bouilloire et allume le rond de poêle. Sa tasse à café gît dans le lavabo, cernée. Elle n'a pas ramassé ses miettes de toast. Je soupire, un sourire en coin. Le soleil perce la fenêtre et fait scintiller la buée formée entre les panneaux. La poésie des vieilles constructions. Je me tourne vers le frigo pour prendre le lait. Sa composition aimantée du jour m'accueille :

nos étoiles se trémoussent
sur le tempo
dans le noir du réfrigérateur

on y laisse les écoulements
l'extérieur fébrile
pour échouer
à la pointe de l'iceberg

Sous le mot « iceberg », elle a glissé la facture du divan, 1 349,97\$, pour que je la rentre dans notre Splitwise. Il va arriver demain, grandiose, prêt à nous accueillir. On l'a choisi couleur brume pour qu'il se dépose dans notre salon comme un nuage. Revêtement 100% polypropylène, il ne devrait accumuler ni nos cheveux longs ni les poils dorés de Rufus. Quand même, elle ne le laissera sûrement pas monter sur les coussins, mais moi je suis plus souple ; peu de chance que je résiste à son regard piteux. Est-ce qu'elle a choisi l'expression « la pointe du iceberg » pour son poème consciemment, en pensant à notre projet de patio pour la cour arrière ? Ce n'est pas la fin des grosses factures et des livraisons aléatoires...

Je reçois une notification sur mon cellulaire : « Mon texte va être publié dans la revue!!!! » Ma tête se renverse vers l'arrière, les poings levés, je jubile en silence. *Yaaaasss. It's your time to shine, girl.* Ce soir, ce sera festif : sushis et vino pour nous deux, pizza pochettes pour Lizzie. Je laisse tomber mon document Excel, la gestion de données peut attendre. La maison est en désordre ; notre bordel de femmes fatiguées. Avec *Clay and Friends* qui joue en arrière-plan, je m'attaque à la pile de vaisselle sur le comptoir, puis à l'aspirateur, puis au linge dans le panier. Travailler de la maison, c'est sauter sur la première occasion pour *ne pas* travailler. J'ai hâte que Jenny arrive pour admirer la fierté sur son visage. Rufus sent mon énergie. Il me regarde de côté, les oreilles dressées. S'il savait lire, il serait aussi énervé que moi. Elle ouvre la porte vers 18 h 30. Je l'attends près de l'ilot, deux verres teintés

de rouge dans les mains. *Ah! Tu nous as préparé des kirs, miam! J'ai sorti la crème de cassis achetée à l'île d'Orléans en juin dernier. En sentant l'odeur fruitée, j'ai revu Lizzie assise sur une chaise en bois, une slush au cassis entre ses petites mains. C'était l'été dans ses boucles blondes. La surface du fleuve miroitait. J'appréciais la caresse d'une brise chargée de chaleur sur mon visage quand j'ai pris Jenny par les épaules. Si toutes mes vacances ressemblent à ces moments doux, je ne serai pas malheureuse.*

Je m'extirpe du sofa juste à temps pour prendre l'appel. Elle parle frénétiquement: «Lizzie a mal au ventre. Elle a vomi après la sieste. L'éducatrice ne sait pas ce qu'elle a, mais elle veut qu'on vienne la chercher tout de suite. Je suis déjà partie du bureau, on se rejoint là-bas!» En filant vers la garderie en vélo, je me rends compte que ma mâchoire ne s'est pas relâchée, que mes bras s'agrippent avec raideur sur le guidon. Ma petite cocotte qui a mal, câline. Je ne sais plus comment être dans mon corps. Il n'est pas assez vaste pour me contenir, et je sais que Jenny se sent comme moi. Lizzie, comme un aimant, nous arrache instantanément à nos occupations.

À la garderie, l'éducatrice nous tend un sac avec les vêtements souillés. Elle lui a prêté un vieux chandail que les enfants portent pour faire de la peinture. Lizzie est couchée sur un tapis en mousse, enroulée dans une couverture de laine. Elle dort. Ses paupières tressaillent comme si elle faisait un mauvais rêve. Après nous avoir expliqué ce qui s'est passé, l'éducatrice prend notre cocotte dans ses bras, s'approche pour la tendre à Jenny, puis hésite. Son regard, incertain, oscille entre nous deux. Je vois ses sourcils se froncer. Alors qu'elle ouvre la bouche pour parler, je saisis délicatement Lizzie, lui lance un sourire poli et me dirige vers la sortie. Jenny va m'en vouloir de l'avoir plantée là, mais je n'ai pas l'envie ni l'énergie de m'expliquer à cette femme. Lizzie a besoin de moi, de nous.

Retour à la maison. Deux Tylenol à croquer pour Lizzie, un 7-up *flat* et un film en bonhommes. La situation est sous contrôle. Les trois ensemble, collées sous la doudou. Jenny hésite à retourner au travail. Rufus se couche sur nos orteils et soupire de confort, toujours le plus près possible de nous. Je la rassure, lui promets de la tenir au courant s'il y a du changement. Elle nous quitte à contre-cœur, embrasse le front de la grande malade. *Je reviens bientôt, promis.* Le corps frêle de Lizzie blotti entre mes bras, je me dis que

le télétravail a ses avantages. Avant de fermer la porte, elle se retourne et me lance un regard lourd. L'éducatrice nous a toutes les deux bouleversées. On va s'en reparler ce soir.

À son retour, Jenny me trouve assise sur le balcon, les pieds empêtrés dans le garde-corps. Sur la table: mon ordi en veille, une tasse de café vide, des recueils de poésie éparpillés et un restant de joint fumant. Elle sait que je pense encore à l'éducatrice, à son regard inquisiteur. C'est lassant de devoir constamment fournir des explications. Doucement, Jenny se place à mes côtés. Dans l'espace qui nous sépare s'installe tout ce qui ne peut s'habiller de mots. Elle ne dit rien, saisit un recueil et, une main sur mon genou, commence à me lire des extraits de poèmes. Je laisse sa voix me tatouer le cœur, la tête posée sur le mur de briques. Elle veut délier les nœuds qui se coincent entre mes pensées. Peut-être qu'à deux on sera plus agiles.

je me suis mise à vouloir des choses insensées
des couleurs nouvelles des portes de sortie
que le monde arrête de bouger

Des portes de sortie, oui. Des ponts au-dessus des flammes, un filet pour les chutes qui nous attendent. J'aspire une nouvelle bouffée du joint, attends qu'elle régularise les battements de mon cœur.

Ses doigts de fée virevoltent sur le réfrigérateur. Lizzie sait lire et écrire depuis peu. Déjà, elle est fascinée par le langage. Assise près d'elle, je la regarde bouger les mots magnétiques. Je l'ai rarement vue aussi concentrée. On dirait qu'elle a peur de les briser, ou de créer une combinaison qui ne fonctionne pas; c'est très sérieux pour elle. Elle lit à voix haute:

un océan entre
par la porte de garage
il a froid

je l'assois près du feu
lui demande comment il marche
sans pieds

Fous rires. Lizzie se trouve drôle. Un océan sans pieds, quelle idée! Elle m'explique qu'elle a le droit de faire ce qu'elle veut avec les mots que, de toute façon, « c'est même pas pour de vrai ». Je suis convaincue par son argumentaire. Elle me demande pourquoi on n'a pas de garage. Je lui réponds que c'est parce qu'on n'a pas de voiture. Elle est convaincue par le mien. Un jour, on ne sera plus aussi facilement en accord. Elle utilisera les mots pour me piéger, me contredire. Probablement qu'elle trouvera mes positions faibles, pas assez engagées. Si elle savait. Je veux qu'elle puisse, lorsque ce jour arrivera, utiliser les mots comme des armes et des baumes. Je lui souhaite de les manier et de les comprendre dans toute leur potentialité. Je mélange les aimants qu'elle vient de placer. On recommence.

Sa valise est minuscule. Jenny me tend ses robes d'été que je plie et place soigneusement près des shorts et des t-shirts. J'ajoute évidemment des chandails chauds, un manteau doublé et un imperméable. Jenny ricane. *Elle ne part que pour trois jours. Il la ramène dimanche soir.* Je veux qu'elle ne manque de rien. Elle me serre le bras, réconfortante. Malgré son air détaché, je sais qu'elle va s'ennuyer autant que moi, sinon plus. Pendant que je ferme les tiroirs, elle place son toutou girafe dans la pochette avant de la valise. Je ne dis rien. Elle pense que je ne l'ai pas vue.

La sonnette retentit. Gabriel m'attend derrière la porte, tout sourire. Il est toujours dans cet état lorsqu'il vient chercher Lizzie. L'énergie chaleureuse qu'il dégage me détend. Pendant que Lizzie ramasse quelques jouets, on s'assoit tous les trois au salon. *Bon! Quelle folie as-tu prévue pour votre fin de semaine? Tu nous la renvoies toujours brûlée, mais rayonnante.* Ils vont aller voir les moutons au parc Maisonneuve et pique-niquer là-bas. Il va aussi l'initier à la *slackline*, convaincu qu'elle apprendra très vite et y prendra goût. Même s'il ne la voit que quelques jours par mois, il a raison. Elle est aventureuse, presque trop téméraire. Il faut la pousser hors de sa zone de confort, sinon elle s'ennuie. Je pense qu'elle tient ça de lui.

Sur le seuil de la porte, il se tourne vers moi. Un petit air taquin flotte sur son visage. Il n'a pas oublié. Chaque fois qu'il prend Lizzie pour quelques jours, il me prête un livre. Aujourd'hui, c'est *Castagnettes* de Marie-Élaine Guay. Gabriel me connaît bien. Je le serre dans mes bras, me laisse aller contre son corps. Son étreinte m'apaise, j'ai confiance en lui. Je suis prête à la laisser partir.

Dans le recueil de poésie, un coin de page plié :

je suis une femme de phrases tu comprends
un paradoxe une orgie une bougie
une terre asséchée
puis refroidie
par le tourment des hivers anciens et de ceux à venir

Jenny lit par-dessus mon épaule.

- Ça te parle ?

Ça me parle, oui.

-

Dimanche soir. Gabriel frappe à la porte. Les cognements résonnent encore que Jenny et moi sommes devant lui, le cœur battant. Je veux que Lizzie me raconte tout : le bêlement comique des moutons, les bonbons que Gabriel a cachés dans le panier de pique-nique, les chutes inévitables de la slackline, les grafignes aux genoux, les histoires du soir et tout ce qu'elle a ressenti que je ne peux imaginer... Elle dort dans ses bras, la tête relâchée sur son épaule. Jenny la prend tendrement et va la déposer dans son lit. Pendant que Gabriel ouvre une bouteille de vin au salon, Jenny et moi la regardons dormir quelques instants. Sa bouche ouverte laisse couler un peu de bave, elle a le revers de la main droite échoué sur le front, les cheveux en bataille. Ses traits laissent deviner une fatigue digne de celles qui ne vivent rien à moitié. J'espère qu'elle ne changera jamais.

-

La première citation est tirée de Là où le monde fuit en lumière de Rose Éliceiry (L'Écrou, 2017) et la deuxième de Castagnettes de Marie-Élaine Guay (Del Busso, 2018).

Sarah Gauthier vit à Montréal et est candidate à la maîtrise en littératures de langue française à l'Université de Montréal. Elle est obsédée par les espaces habitables que l'on fuit, puis réinvestit incessamment.
